

En page 2 :  
**UNE INTERVIEW DU GÉNÉRAL  
 FRANCHET D'ESPEREY  
 LE SÉNAT AMÉRICAIN  
 CONTRE LE TRAITÉ DE PAIX**

# IL Y A 4 MOIS QUE D'ANNUNZIO ANNONÇAIT QU'IL IRAIT A FIUME EXCELSIOR

10<sup>e</sup> Année. — N° 3.722. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes. — « Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON  
 Pierre Laffitte, fondateur. Téléphone : Gutenberg 02-73 - 02-75 - 15.00. — Adresse télégr. : Excel-Paris. 20, rue d'Enghien, Paris.

MARDI  
**16**  
 SEPTEMBRE  
 1919

L'homme a reçu de  
 la nature les armes de  
 la sagesse et de la vertu,  
 qu'il doit surtout em-  
 ployer contre ses passions  
 mauvaises.  
 ARISTOTE.

## LA VILLE DE MARSEILLE EN LÉTHARGIE PENDANT LA GRÈVE GÉNÉRALE

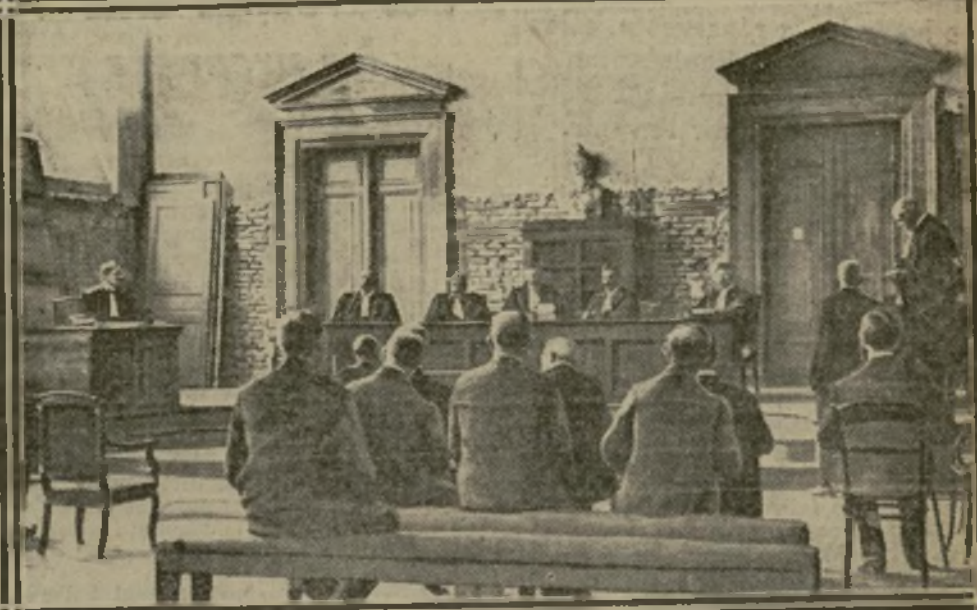
## LA RÉOUVERTURE DU PALAIS A REIMS



UNE BARRIÈRE DEVANT LE CAFÉ NOAILLES



EMPLOYÉS DE COMMERCE SE « CROISANT LES BRAS »



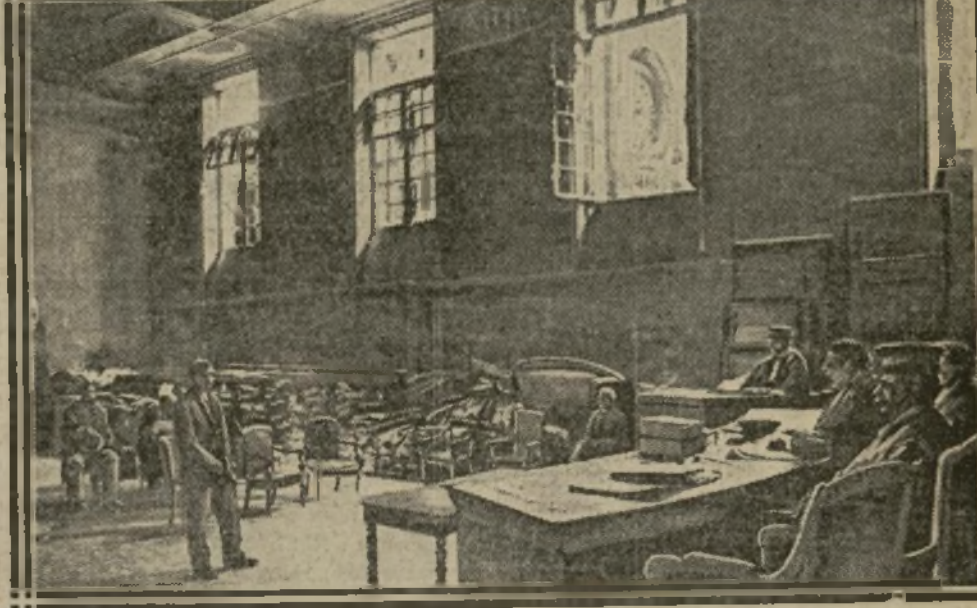
LA PREMIÈRE AUDIENCE DANS LE BATIMENT DÉLABRÉ



ON N'EMBALLAIT PLUS LES PRIMEURS A LA JOLIETTE



SORTIE D'UN MEETING A LA BOURSE DU TRAVAIL



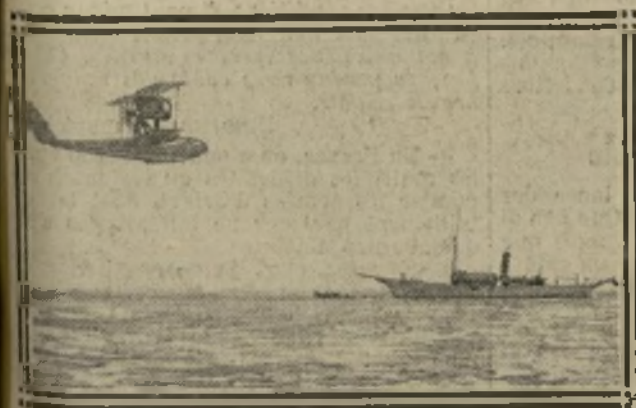
A L'OMBRE DES RUINES DE LA CATHÉDRALE

La grève des dockers de Marseille et la grève générale de solidarité qui avait été décidée par les autres corporations de la ville ont pris fin hier. L'arrêt de ce conflit a permis la reprise immédiate du trafic commercial, presque totalement interrompu. Depuis quelques jours un calme complet avait succédé à la trépidante activité qui règne habituellement dans notre grand port, ainsi qu'en témoignent nos photographies.

Ce n'est point sans émotion que les magistrats rémois viennent de réintégrer les chambres du Palais de leur ville. Par un prodigieux hasard le "temple des lois", à l'abri du temple de la prière, fut presque épargné.

## LA COUPE D'AVIATION SCHNEIDER

## LE TRAITÉ DE PAIX DEVANT LE PARLEMENT AUTRICHIEN



L'AVION DE JANELLO EN COURSE

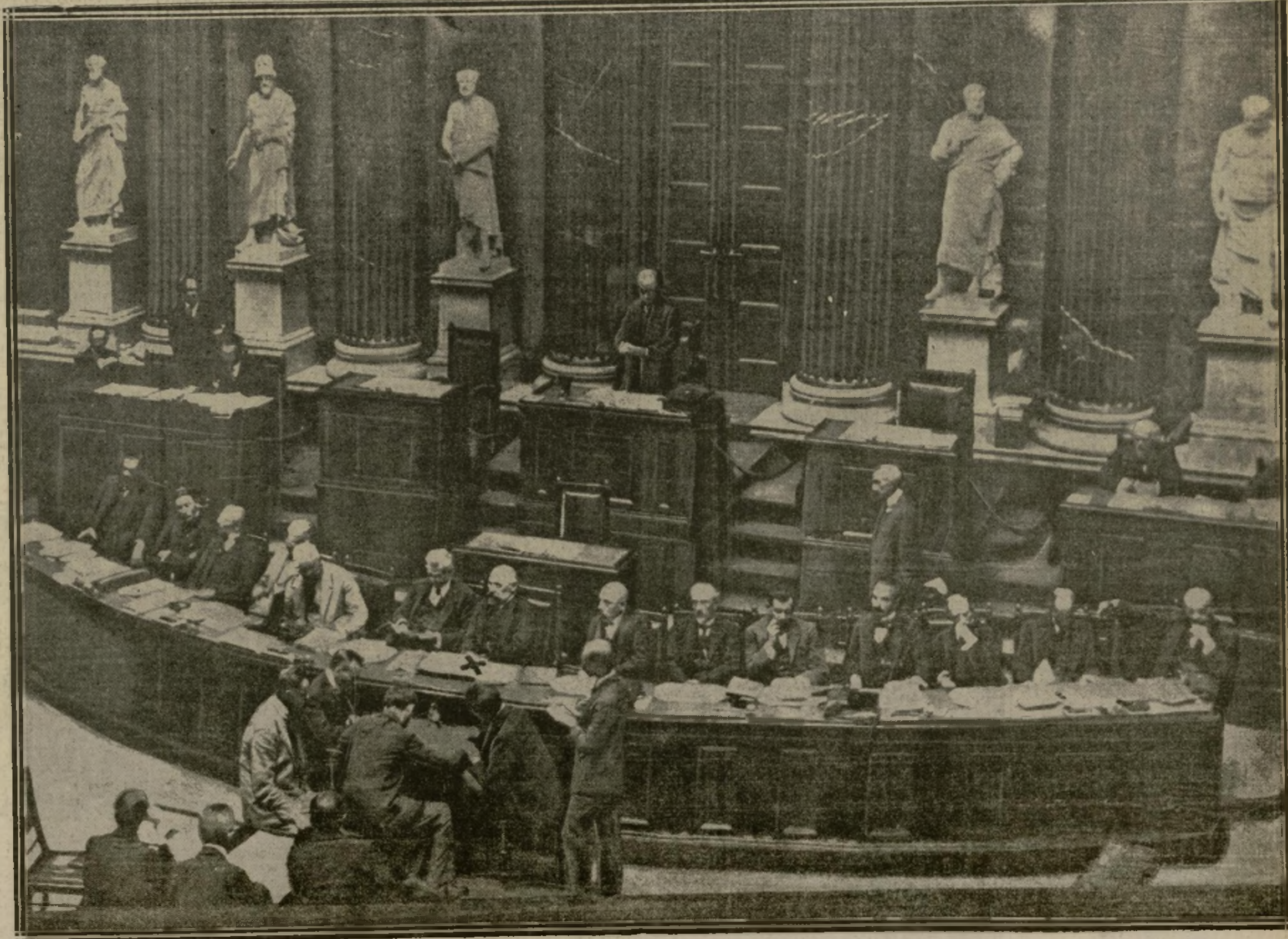
Pour ne pas avoir doublé régulièrement le bateau balonneur, l'Italien Janello, qui termina seul le parcours, ne fut pas déclaré vainqueur.

## LÉONIDE ANDREIEFF SERAIT MORT



ANDREIEFF, CHALIAPINE ET GORKI

Un télégramme annonce la mort, en Finlande, de l'illustre écrivain russe. On le voit ici, le premier à gauche. Gorki est accoudé sur le canapé.



LA SEANCE AU COURS DE LAQUELLE FUT DISCUTÉE ET VOTÉE LA SIGNATURE DE LA PAIX AVEC L'ENTENTE

C'est à l'issue de la séance du 6 septembre que l'Assemblée nationale autrichienne a statué sur la ratification du traité de paix. Après un long débat et malgré la vive opposition manifestée par les pangermanistes et les représentants des provinces démembrées, le scrutin donna 100 voix pour la signature, 23 voix contre et 50 abstentions. Le chancelier Renner (x), que l'on reconnaît sur notre photographie au banc du gouvernement, quitta Vienne pour Saint-Germain le lendemain de cette séance.



2  
TRIBULATIONS IMPRÉVUES  
L'OPPOSITION  
DU SÉNAT DE WASHINGTON  
AU TRAITÉ DE PAIX  
DEUX HYPOTHÈSES SONT EN PRÉSENCE

Si des « amendements » sont votés aux Etats-Unis, faudra-t-il rappeler les délégations pour une nouvelle signature ?

Si ce sont des « réserves », elles écarteraient des difficultés immédiates, mais engendreraient d'autres difficultés pour l'avenir.

Les nombreuses critiques dont la paix avec l'Allemagne a été l'objet au Palais-Bourbon revenant pour la plupart à dire : « Cette paix n'est pas la paix française. C'est une paix européenne. C'est surtout une paix américaine. » Cependant, la majorité de la Chambre est prête à ratifier le traité de Versailles. Au Sénat, cependant, il a passé comme une lettre à la poste. L'Italie se dispose à l'approuver. Où accroche-t-elle ? Justement en Amérique. C'est à Washington qu'il se heurte à la plus sérieuse opposition.

On connaît les faits. La Constitution des Etats-Unis ne ressemble pas à celle des pays parlementaires d'Europe. Là, c'est le gouvernement qui négocie les traités, lesquels ne deviennent définitifs qu'après avoir été votés par le Parlement. Ici, au contraire, c'est tout le contraire. La Constitution des Etats-Unis est différente. Le président, dit-on, aura le pouvoir, avec l'avis et le consentement du Sénat, de conclure des traités, à condition que les deux tiers des sénateurs présents donnent leur assentiment.

« Avec l'avis et le consentement du Sénat. » Or, le Sénat de Washington, la majorité est aujourd'hui démocrate, c'est-à-dire adversaire du traité de Versailles. Celui de M. Wilson, estimant que le président n'a pas respecté la Constitution lorsqu'il est venu à Paris négocier la paix sans lui demander son avis. Le Sénat revendique son droit, d'ailleurs incontestable, de prendre part à l'élaboration du traité. Il n'est pas placé devant un oui ou un non. Son avis, il peut le donner maintenant ou plus tard. Il peut le donner maintenant ou plus tard. Il peut le donner maintenant ou plus tard.

Actuellement, il y a au Sénat de Washington trois tendances. En premier lieu, les démocrates orthodoxes, fidèles au président Wilson, sont pour l'adhésion pure et simple du traité de Versailles ; ils ne constituent qu'une minorité. En face, les républicains intransigeants, avec M. Knox et M. Lodge à leur tête, qui veulent remettre en question. Entre les deux groupes extrêmes, comme il arrive toujours dans les assemblées, un parti moyen, une « plume », qui se prononcera suivant les événements, et qui portera son poids du côté où penchera la balance.

On voit visible que la balance ne penchera pas du côté de l'acceptation pure et simple.

Selon la méthode qui lui a si bien réussi en d'autres cas, M. Wilson a entrepris une tournée de conférences pour gagner l'opinion à ses vues. Cette tournée ne donne pas ce qu'il attendait. Il y a surtout de la résistance contre la Société des nations envisagée sous son côté passif, c'est-à-dire au point de vue des charges qu'elle pourrait entraîner pour des Etats-Unis convoqués à garantir les frontières et l'indépendance de tous les signataires du Pacte. A cet égard, la campagne des républicains « anti-League » a porté.

On transige avec le courant du sentiment public, mais la prise par le président Wilson s'en est rendue compte, et il semble disposé à un compromis avec ceux qu'on appelle les « réservationnistes ». Il n'y a plus guère à espérer que la majorité requise des deux tiers se trouve au Sénat pour une ratification pure et simple du traité. Et puis, après l'incident Lamsange-Billitt, qui a porté de l'eau au moulin des républicains, la situation politique est vraiment troublée.

La question est maintenant de savoir si le traité sera voté avec les simples réserves auxquelles M. Wilson consentait éventuellement, ou s'il ne passera qu'avec des amendements qui risquent d'en changer le caractère et même les dispositions fondamentales. Que se passera-t-il dans les deux cas ?

Si des amendements sont votés, les 40 articles du traité de Versailles se subdivisent en plus ou moins de groupes, et de retranchements ou de transformations. Ce sera plus le traité signé et ratifié par l'Allemagne et l'Angleterre, soumis à la ratification de la France et de l'Italie. Voilà déjà une grosse complication. Faudra-t-il rappeler les délégations pour une nouvelle signature ?

Mais il pourrait y avoir une complication pire. Avant que le Sénat de Washington ait décidé, les Parlements français et italien auront, probablement, ratifié le traité. Or, l'article 140 dit expressément que le traité entrera en vigueur dès qu'il aura été ratifié par trois des principales puissances alliées et associées. Que faire dans ce cas ? La France, l'Angleterre, l'Italie seraient liées. Les Etats-Unis ne le seraient pas. Que resterait-il donc ? Une paix particulière des Etats-Unis avec l'Allemagne ? On n'aperçoit pas le moyen de faire autrement.

Pour l'instant, la solution par le compromis, c'est-à-dire celle de voter avec réserves, semble néanmoins avoir le plus de chances, parce que c'est la solution moyenne. Cependant, en ce cas encore, la situation ne serait pas simple.

Sur quoi, en effet, porteraient les principales réserves ? Sur la participation des Etats-Unis à la Société des nations. Mais le Pacte de la Société des nations, qui forme les vingt-six premiers articles du traité, est aussi la base. Si les « réserves » du Sénat sont telles que l'adhésion des Etats-Unis à la Ligue soit purement inefficace, c'est l'application de la paix elle-même dans les nombreux articles dont l'exécution suppose le consentement et l'accord durable des signataires du Pacte, qui deviendra problématique. Les « réserves » écarteraient des difficultés immédiates, mais engendreraient d'autres difficultés pour l'avenir.

Tel est l'état actuel de la question aux Etats-Unis. Il n'y a plus qu'à attendre la décision des sénateurs.

Jacques BAINVILLE.

CONGO  
SAYON DU CONGO  
BLANCHEUR-TEINT  
VICTOR VAISSIER

EXCELSIOR  
L'ÉQUIPÉE DE GABRIELE D'ANNUNZIO

# LE CONSEIL SUPRÊME INTERALLIÉ se préoccupe des incidents de Fiume

## MAIS ON IGNORE ENCORE QUELLE DÉCISION LES "CINQ" ONT ARRÊTÉE

Les troupes alliées se sont retirées dans la direction de Trieste. On estime que, avec les premiers groupes de « arditi » et les volontaires qui sont venus par la suite, le poète-aviateur dispose actuellement de 20.000 hommes.

Fiume est, depuis quatre jours, entre les mains du poète Gabriele d'Annunzio et de ses partisans. Ils ont, à l'autorité des Alliés, substitué la leur. Et il faut reconnaître que l'opération, adroitement préparée, a été exécutée de main de maître.

Le gouvernement italien a-t-il été surpris par l'événement ? Les circonstances qui l'ont entouré semblent indiquer qu'il ne l'a pas été. Et, pourtant, d'Annunzio n'a point caché son projet d'annexer lui-même la ville « italienne », comme il l'appelle.

Petit à petit des précisions arrivent sur cette affaire. Elle fut conduite comme elle avait été prévue. Deux groupes avaient été formés, l'un venant de l'ancienne frontière italienne, l'autre se portant de Fiume à la rencontre du premier.

Les deux fractions fusionnèrent à l'entrée de la ville, dont d'Annunzio assumait immédiatement le gouvernement. En vain le général Pitagora, qui commandait les troupes de la garnison, essayait-il de barrer la route à la phalange du poète. Il se trouva débordé. D'ailleurs, une tentative de rébellion contre la volonté passionnée de près de 20.000 hommes résolus n'aurait eu qu'un résultat : celui de faire couler beaucoup de sang. La force et le nombre étaient du côté de d'Annunzio.

Les troupes de d'Annunzio, qui venaient de la décision intervenue comme sanction au rapport de la commission interalliée d'enquête, ensuite les fameux « arditi », parmi lesquels se trouvaient les compagnies d'assaut, et les groupes chargés d'exécuter les coups de main sur les lignes ennemies.

C'est la ruine de l'Italie qui menace de se produire », avait dit le général Pitagora, en se rencontrant avec d'Annunzio à l'entrée de la ville. Et ce dernier lui répondit : « Oui, c'est sa ruine, si l'on s'oppose à ce que sa destinée s'accomplisse. Si l'on se fait le complice d'une politique infâme. »

Le *Corriere della Sera* ajoute que le général Pitagora, cédant à l'émotion que provoqua en lui l'appassionné *accento* du poète, lui serra les mains avec effusion, en criant : « Vive Fiume ! Vive l'Italie ! ». Et, dans les échos de la ville sonnaient à toute voix, répétant aux sirènes mugissantes des vapeurs italiennes ancrées dans la rade.

Telle est la scène que nous dépeignent les journaux italiens en termes enthousiastes.

« Mais quel va en être le lendemain ? La question est grave ; elle se pose avec une angoissante anxiété pour tous ceux qui appréhendent une atténuation des passions en Italie. L'acte de d'Annunzio provoque dans toute l'Italie de nombreuses manifestations. Les journaux antiministériels l'approuvent avec joie, et les journaux nationalistes y voient la possibilité d'un assaut contre le ministère. L'armée elle-même ne pouvait rester insensible à l'événement.

Bref, M. Nitti, dont la tâche, auparavant, était déjà lourde, risque de voir l'Italie scindée en deux groupes opposés.

Le Conseil suprême des Alliés n'a pas été sans se rendre compte de cette dangereuse situation, et, tout en examinant les conséquences qu'elle peut avoir au point de vue international, il s'efforce de ne la considérer que comme une affaire d'ordre purement intérieur pour l'Italie. La Conférence réunie aujourd'hui les fruits de ses tergiversations. Le geste de d'Annunzio aurait pu être évité. Il ne l'a pas été. Il importe d'empêcher maintenant qu'il ne donne naissance à des complications aussi périlleuses pour l'Italie elle-même que pour les Alliés.

JOHN MENEVAL.

### DÉCLARATIONS DE M. NITTI

Rome, 15 septembre. — Voici la fin des déclarations qu'a faites à la Chambre le président du Conseil :

« Il nous faut donc réagir, et donner à notre peuple la conscience de sa responsabilité. Tant que le gouvernement sera sur ces bases, il ne tolérera pas de tels agissements. S'il a pu se laisser surprendre par une aventure survenue à la frontière, les autres seront réprimés. (Applaudissements.)

L'orateur fait de nouveau allusion aux conséquences d'un mouvement qui est extrêmement dangereux. Au nom du Parlement et du peuple italiens tout entier, il envoie aux puissances alliées l'expression de la solidarité italienne avec l'assurance que ces faits ne seront approuvés par aucun membre de la famille italienne.

M. Nitti dit qu'une enquête rapide a été ouverte à Rome sur les responsabilités civiles et les responsabilités militaires. (Applaudissements.)

Il ajoute : « Les soldats dont la bonne foi a été surprise tomberont sous le coup de l'article du code pénal militaire ; ou les considérera comme déseigneurs si, dans les cinq jours, ils ne se présentent pas à leur corps. »



UNE PHOTO DE GABRIELE D'ANNUNZIO, EN AVIATEUR, A BORD DE SON AÉROPLANE, AU RETOUR D'UN RAID. (Cette épreuve est signée par le poète, qui n'était alors que capitaine.)

trêmement dangereux. Au nom du Parlement et du peuple italiens tout entier, il envoie aux puissances alliées l'expression de la solidarité italienne avec l'assurance que ces faits ne seront approuvés par aucun membre de la famille italienne.

M. Nitti dit qu'une enquête rapide a été ouverte à Rome sur les responsabilités civiles et les responsabilités militaires. (Applaudissements.)

Il ajoute : « Les soldats dont la bonne foi a été surprise tomberont sous le coup de l'article du code pénal militaire ; ou les considérera comme déseigneurs si, dans les cinq jours, ils ne se présentent pas à leur corps. »

Le président du Conseil termine en adressant un appel chaleureux aux jeunes soldats, afin qu'ils reviennent prendre leur place.

« L'Italie a besoin de paix et d'union ; que la grande voix du peuple soit entendue de chacun et le pousse dans le chemin de la renouveau et du devoir. » (Applaudissements très vifs.)

Après des discours de MM. Marangoni, d'Annunzio n'avait pas caché ses intentions.

Voilà quatre mois, étant à Trieste, je me mis en tête, un matin, de gravir la ville jusqu'à son sommet. Ainsi arrivai-je place San-Giustino. Il n'y avait pas que moi qui arrivais place San-Giustino. Par mille et par mille les Triestins l'envahissaient. Où mon ignorance m'avait-elle conduit ? Était-ce le jour de pèlerinage du saint ? C'était mieux que ça : le duo d'Aoste allait remettre à Gabriele d'Annunzio, commandant de la Squadra de San-Marco, la médaille d'or de la Bravoure.

Pour une occasion, c'était une occasion. Il pleuvait comme au temps du déluge, mais il est été malin celui qui m'aurait fait quitter ma place. Je m'y cramponnai. J'eus raison.

Le poète apparut. Il monta sur une estrade devant l'église. La foule, les toits, la mer hurlaient à ses pieds. Et la foule, à sa vue, hurla comme en délire.

Le duo d'Aoste, d'une voix formidable, lut ses exploits, et, prenant le roban bleu, Alors, jugeant la cérémonie finie, je m'approchai de lui :

« Ah ! dit-il, suivez-moi, nous allons causer. »

Mais la foule rompit tout et se précipita sur l'idole. L'idole portait une ample cape verte de gris, et à coups de ciseau, dans cette cape, la foule taillait des reliques. Je ne métais jamais vu au centre d'un tel danger.

### Arrivée du général Badoglio

Rome, 15 septembre. — Les journaux annoncent que le général Badoglio, chargé des fonctions de commissaire militaire plénipotentiaire, est arrivé à Fiume, hier matin. Il est accompagné du général Anfossi.

### L'enthousiasme à Trieste

Rome, 15 septembre. — Le *Messaggero* annonce qu'à Trieste l'enthousiasme règne. A Fiume, les contingents alliés ont abandonné la ville et se sont retirés vers Trieste. D'Annunzio a lancé une proclamation annonçant la conquête, la libération et l'annexion définitive de Fiume à l'Italie. D'Annunzio a assumé le gouvernement de la ville.

Le cuirassé *San-Marco* est arrivé à Fiume.

Le bruit courait que des avions yougoslaves avaient bombardé Fiume, mais ce bruit n'est pas confirmé.

### Les messages du poète

Pour agir, il agit. Le poète lance des bulles ; lui, expédie des messages. Quoi j'en ai reçu un peu parlant pendant ce mois que j'étais en Italie ! Elles vous dans un café ? Le garçon vous apporte votre commande, non sans y ajouter une feuille imprimée. Vous croquez ce qui est la carte des vins ou gourmandises, et, comme vous n'êtes ni ivrogne ni goinfre, vous la repoussez. Soudain, le serviteur vous la redonne. C'est le nouveau message du poète. Il est tout chaud, il arrive on le distribue. On l'affiche derrière les vitres. On le jette au vol dans les voitures. C'est une dose de ciment armé pour les âmes sur le point de fléchir.

En France, prenant la feuille et constatant que c'est encore du d'Annunzio on s'écriait : « La liasse ! » En Italie, le respect des idoles est plus assis. L'Italien n'a pas un mouvement de fatigue, il suit l'affaire et religieusement l'avale.

Hier matin, tandis que je lisais le discours de M. Nitti, je revoyais le poète au milieu de ces triomphes populaires. C'est une expédition littéraire », disait l'homme d'Etat. Je ne dis pas non, mais c'est une littérature dangereuse qui a beaucoup de lecteurs.

Albert LONDRES.

« Ah ! maître, il n'y a vraiment plus moyen ! Donnez-moi un autre rendez-vous. »

« Demain, à Venise, cria-t-il. Et la foule le déporta. »

Le lendemain, j'étais à Venise. Et, sur le coup de midi, je frappais à la porte de la Casa Rossa. Sur le Grand Canal, dans la Casa Rossa, habite d'Annunzio. Le dieu m'avait prié à déjeuner.

Vous vous imaginez, sans doute, d'Annunzio en pleine ébullition ? C'est un homme calme et grave qui me reçoit. Il m'a donné une carresse à ses deux chiens lous, qui, derrière les vitres de sa veranda, en l'honneur de l'inconnu que j'étais, m'agitaient un infernal manège, et nous passâmes à table.

C'était un déjeuner en l'île à l'île.

J'entends dire à Paris : « D'Annunzio, c'est un fou ! » Il me parla le plus froidement du monde. Pour lui, sa résolution était prise : « Si l'Italie cédait Fiume, lui, la reprendrait. Et la reprendrait tout seul. » Je me souviens qu'à mon retour à Paris j'ai dit cela à de fort graves personnages. Mais ces fort graves personnages ne croient pas aux poètes. Ils m'éclatèrent de rire au nez.

Regardons un peu ce qu'est le nouveau d'Annunzio. Nous n'avons rien en France, et ils n'ont rien en Angleterre qui corresponde à la situation de d'Annunzio en Italie. D'ailleurs ce n'est pas une situation, c'est un Etat. C'est un Etat dans l'Etat.

Où il passe, l'admiration murmure ; où il est passé, l'admiration résonne. A Venise, il avait suffi que l'on me vît en sa compagnie pour que pendant huit jours, on me saluât jusqu'à terre.

Mais c'est à Rome qu'il fallait voir ce que j'ai vu. A Rome, un dimanche matin, il parla. Cela tint lieu de messe. Les églises étaient vides, les fidèles avaient changé de temple : aller écouter d'Annunzio, c'était encore servir Dieu. Quand la harangue fut terminée, les Romains, pour mieux le voir, bordèrent les trottoirs, et les fidèles transportés par l'ovation, j'ai vu maintes fois.

« Grandiose... Merveilleux ! » Dix minutes après les journaux sortaient, ils sortaient spécialement et vous répétaient le discours. Il y en avait six colonnes (il y en a toujours six colonnes). La foule arrachait les journaux aux créneaux. Elle ne se consolait de ne plus l'entendre qu'en le lisant.

et ils n'ont rien en Angleterre qui corresponde à la situation de d'Annunzio en Italie. D'ailleurs ce n'est pas une situation, c'est un Etat. C'est un Etat dans l'Etat.

Où il passe, l'admiration murmure ; où il est passé, l'admiration résonne. A Venise, il avait suffi que l'on me vît en sa compagnie pour que pendant huit jours, on me saluât jusqu'à terre.

Mais c'est à Rome qu'il fallait voir ce que j'ai vu. A Rome, un dimanche matin, il parla. Cela tint lieu de messe. Les églises étaient vides, les fidèles avaient changé de temple : aller écouter d'Annunzio, c'était encore servir Dieu. Quand la harangue fut terminée, les Romains, pour mieux le voir, bordèrent les trottoirs, et les fidèles transportés par l'ovation, j'ai vu maintes fois.

« Grandiose... Merveilleux ! » Dix minutes après les journaux sortaient, ils sortaient spécialement et vous répétaient le discours. Il y en avait six colonnes (il y en a toujours six colonnes). La foule arrachait les journaux aux créneaux. Elle ne se consolait de ne plus l'entendre qu'en le lisant.

Ce qui fait sa force, c'est qu'il a dit : « Faisons la guerre », et qu'il l'a faite. Il y a perdu un œil, mais gagné de la voix. Au-dessus des représentants du pays, il parle : c'est l'oracle.

Les Italiens aiment son éloquence, qui galope comme un quadrige, frappant des images à chaque coup de ses sabots. Ils aiment sa franchise, qui étend en plein dans les figures, surtout si elles sont de la Société des nations. Ils aiment sa colère, parce qu'elle fait jaillir du feu sa flamme, parce qu'elle laisse une odeur de grillé, et ses excès, parce qu'ils sont nationaux.

Le poète, en Italie, est resté l'être supérieur qui possède la lumière. Les Italiens aiment le halo de la sienne. Qu'il se mette en marche, ils le suivront. Où ? Ils s'en moquent.

Lui-même a oublié ce qu'il fut. Il fut romancier, dit-on ? Est-ce vrai ? Il est soldat. Il est commandant de la Squadra de San-Marco, c'est tout ce dont il se souvient. Ce pauvre San-Marco, qui, depuis cet homme, ne navigue plus sur les vignettes-imbres du poète qui bas et pieds en l'air, bien tri quand on le voit. Lieutenant-colonel (d'Annunzio). Lieutenant-colonel, lui ? Quelle idée ! Il n'a pas de grade, il est en haut, bien plus haut. S'il avait une baguette, l'Adriatique, se souvenant de la mer Rouge, pour le laisser passer, s'enl'ouvrirait.

Les marchands, sa marchandise en main, se sont jetés sur sa voie triomphale : les devantures des librairies défilent sous ses bouquins ; les exploiters de cinéma, sous un vieux film desséché, étalent le long des murs, son illustre nom. Mais ce d'Annunzio-là, la lutte avec le d'Annunzio d'Annunzio du mur d'en face. Le d'Annunzio du mur d'en face ne convoque pas les citadins au spectacle, mais, en maillet de combat, appelle les citoyens au Capitole. Ainsi, dans tout Rome, les deux d'Annunzio s'empoignent, et l'homme de lettres roule sous l'homme d'action.

Le cuirassé *San-Marco* est arrivé à Fiume.

Le bruit courait que des avions yougoslaves avaient bombardé Fiume, mais ce bruit n'est pas confirmé.

Le cuirassé *San-Marco* est arrivé à Fiume.

Le bruit courait que des avions yougoslaves avaient bombardé Fiume, mais ce bruit n'est pas confirmé.

Le cuirassé *San-Marco* est arrivé à Fiume.

Le bruit courait que des avions yougoslaves avaient bombardé Fiume, mais ce bruit n'est pas confirmé.

Le cuirassé *San-Marco* est arrivé à Fiume.

Le bruit courait que des avions yougoslaves avaient bombardé Fiume, mais ce bruit n'est pas confirmé.

Le cuirassé *San-Marco* est arrivé à Fiume.

Le bruit courait que des avions yougoslaves avaient bombardé Fiume, mais ce bruit n'est pas confirmé.

Le cuirassé *San-Marco* est arrivé à Fiume.

Le bruit courait que des avions yougoslaves avaient bombardé Fiume, mais ce bruit n'est pas confirmé.

Le cuirassé *San-Marco* est arrivé à Fiume.

Le bruit courait que des avions yougoslaves avaient bombardé Fiume, mais ce bruit n'est pas confirmé.

Le cuirassé *San-Marco* est arrivé à Fiume.

Le bruit courait que des avions yougoslaves avaient bombardé Fiume, mais ce bruit n'est pas confirmé.

Le cuirassé *San-Marco* est arrivé à Fiume.

Le bruit courait que des avions yougoslaves avaient bombardé Fiume, mais ce bruit n'est pas confirmé.

Mardi 16 septembre 1919

LA VICTOIRE DU KOZIAR

## UNE INTERVIEW DU COMMANDANT EN CHEF DES ARMÉES D'ORIENT

L'ANNIVERSAIRE DU 15 SEPTEMBRE 1918

Le général Franchet d'Espèrey nous retrace l'offensive décisive qui aboutit à l'écroulement du front de Macédoine.

Fait unique dans cette guerre, une armée entière, isolée et enveloppée, fut acculée à une capitulation pure et simple.

Voici un an, jour pour jour, que les armées alliées d'Orient, sous les ordres du général Franchet d'Espèrey, déclenchèrent l'offensive qui, par une rapide série de opérations de large envergure, devait mener hors de combat l'armée bulgare-allemande, libérer la Serbie, découvrir le flanc vulnérable de l'Autriche-Hongrie et démontrer aux empires centraux l'imminence de leur défaite inéluctable.

Nous avons demandé au général Franchet d'Espèrey, actuellement à Paris, de vouloir bien retracer, en un raccourci synthétique, les événements décisifs de l'attaque d'ensemble, qui distiqua les Bulgares et les contraignit à capituler.

« Je n'aime guère me répéter dans la presse, nous répond, dès l'abord, le général. Pardonnez-moi d'insister. Mais ce jour est l'anniversaire d'une date décisive de la guerre. Nous serions heureux de marquer d'un bref commentaire.

Le masque du général Franchet d'Espèrey s'éclaircit d'un vague sourire, et, de bienveillante, monta dans ses yeux, étonnamment vifs et clairs.

« Je cède à vos instances, dit-il, parce que vous m'offrez une occasion de rendre un public témoignage d'admiration et de reconnaissance à l'héroïsme des troupes, à la science des chefs qui furent mes collaborateurs dans la bataille.

« Il est vrai que le 15 septembre 1918 fut une date décisive de la guerre. Le 15 septembre, le général Franchet d'Espèrey, commandant en chef des armées alliées d'Orient, déclenchèrent l'offensive qui, par une rapide série de opérations de large envergure, devait mener hors de combat l'armée bulgare-allemande, libérer la Serbie, découvrir le flanc vulnérable de l'Autriche-Hongrie et démontrer aux empires centraux l'imminence de leur défaite inéluctable.

« Je n'aime guère me répéter dans la presse, nous répond, dès l'abord, le général. Pardonnez-moi d'insister. Mais ce jour est l'anniversaire d'une date décisive de la guerre. Nous serions heureux de marquer d'un bref commentaire.

Le masque du général Franchet d'Espèrey s'éclaircit d'un vague sourire, et, de bienveillante, monta dans ses yeux, étonnamment vifs et clairs.

« Je cède à vos instances, dit-il, parce que vous m'offrez une occasion de rendre un public témoignage d'admiration et de reconnaissance à l'héroïsme des troupes, à la science des chefs qui furent mes collaborateurs dans la bataille.

« Il est vrai que le 15 septembre 1918 fut une date décisive de la guerre. Le 15 septembre, le général Franchet d'Espèrey, commandant en chef des armées alliées d'Orient, déclenchèrent l'offensive qui, par une rapide série de opérations de large envergure, devait mener hors de combat l'armée bulgare-allemande, libérer la Serbie, découvrir le flanc vulnérable de l'Autriche-Hongrie et démontrer aux empires centraux l'imminence de leur défaite inéluctable.

« Je n'aime guère me répéter dans la presse, nous répond, dès l'abord, le général. Pardonnez-moi d'insister. Mais ce jour est l'anniversaire d'une date décisive de la guerre. Nous serions heureux de marquer d'un bref commentaire.

Le masque du général Franchet d'Espèrey s'éclaircit d'un vague sourire, et, de bienveillante, monta dans ses yeux, étonnamment vifs et clairs.

« Je cède à vos instances, dit-il, parce que vous m'offrez une occasion de rendre un public témoignage d'admiration et de reconnaissance à l'héroïsme des troupes, à la science des chefs qui furent mes collaborateurs dans la bataille.

« Il est vrai que le 15 septembre 1918 fut une date décisive de la guerre. Le 15 septembre, le général Franchet d'Espèrey, commandant en chef des armées alliées d'Orient, déclenchèrent l'offensive qui, par une rapide série de opérations de large envergure, devait mener hors de combat l'armée bulgare-allemande, libérer la Serbie, découvrir le flanc vulnérable de l'Autriche-Hongrie et démontrer aux empires centraux l'imminence de leur défaite inéluctable.

« Je n'aime guère me répéter dans la presse, nous répond, dès l'abord, le général. Pardonnez-moi d'insister. Mais ce jour est l'anniversaire d'une date décisive de la guerre. Nous serions heureux de marquer d'un bref commentaire.

Le masque du général Franchet d'Espèrey s'éclaircit d'un vague sourire, et, de bienveillante, monta dans ses yeux, étonnamment vifs et clairs.

« Je cède à vos instances, dit-il, parce que vous m'offrez une occasion de rendre un public témoignage d'admiration et de reconnaissance à l'héroïsme des troupes, à la science des chefs qui furent mes collaborateurs dans la bataille.

« Il est vrai que le 15 septembre 1918 fut une date décisive de la guerre. Le 15 septembre, le général Franchet d'Espèrey, commandant en chef des armées alliées d'Orient, déclenchèrent l'offensive qui, par une rapide série de opérations de large envergure, devait mener hors de combat l'armée bulgare-allemande, libérer la Serbie, découvrir le flanc vulnérable de l'Autriche-Hongrie et démontrer aux empires centraux l'imminence de leur défaite inéluctable.

« Je n'aime guère me répéter dans la presse, nous répond, dès l'abord, le général. Pardonnez-moi d'insister. Mais ce jour est l'anniversaire d'une date décisive de la guerre. Nous serions heureux de marquer d'un bref commentaire.

Le masque du général Franchet d'Espèrey s'éclaircit d'un vague sourire, et, de bienveillante, monta dans ses yeux, étonnamment vifs et clairs.

« Je cède à vos instances, dit-il, parce que vous m'offrez une occasion de rendre un public témoignage d'admiration et de reconnaissance à l'héroïsme des troupes, à la science des chefs qui furent mes collaborateurs dans la bataille.

« Il est vrai que le 15 septembre 1918 fut une date décisive de la guerre. Le 15 septembre, le général Franchet d'Espèrey, commandant en chef des armées alliées d'Orient, déclenchèrent l'offensive qui, par une rapide série de opérations de large envergure, devait mener hors de combat l'armée bulgare-allemande, libérer la Serbie, découvrir le flanc vulnérable de l'Autriche-Hongrie et démontrer aux empires centraux l'imminence de leur défaite inéluctable.

« Je n'aime guère me répéter dans la presse, nous répond, dès l'abord, le général. Pardonnez-moi d'insister. Mais ce jour est l'anniversaire d'une date décisive de la guerre. Nous serions heureux de marquer d'un bref commentaire.

Le masque du général Franchet d'Espèrey s'éclaircit d'un vague sourire, et, de bienveillante, monta dans ses yeux, étonnamment vifs et clairs.

« Je cède à vos instances, dit-il, parce que vous m'offrez une occasion de rendre un public témoignage d'admiration et de reconnaissance à l'héroïsme des troupes, à la science des chefs qui furent mes collaborateurs dans la bataille.

« Il est vrai que le 15 septembre 1918 fut une date décisive de la guerre. Le 15 septembre, le général Franchet d'Espèrey, commandant en chef des armées alliées d'Orient, déclenchèrent l'offensive qui, par une rapide série de opérations de large envergure, devait mener hors de combat l'armée bulgare-allemande, libérer la Serbie, découvrir le flanc vulnérable de l'Autriche-Hongrie et démontrer aux empires centraux l'imminence de leur défaite inéluctable.

LE 27 DU MOIS DERNIER, CES GRENADIERS ITALIENS QUITTAIENT FIUME : UN GRAND NOMBRE D'ENTRE EUX Y SONT REVENUS AVEC D'ANNUNZIO

Cette photographie, prise, il y a moins de trois semaines, à Fiume, alors que la garnison italienne quittait la ville, représente la délégation des deux régiments de grenadiers dont le général Anfossi et un officier portant le lion offert par Fiume



5 HEURES  
DU  
MATIN

## DERNIÈRE HEURE

5 HEURES  
DU  
MATIN

## A LA CONFERENCE

LE CONSEIL SUPRÊME  
TINT HIER DEUX SÉANCES  
DE GRANDE IMPORTANCEIl a profité de la présence de  
M. Lloyd George pour passer  
un examen général de la  
situation.Le Conseil suprême a tenu, hier, comme  
nous l'avions annoncé, deux importantes  
séances, à la présidence du Conseil, M.  
Lloyd George y assistait, ainsi que M. Mat-  
teu, délégué japonais. Le maréchal Foch et  
M. André Tardieu ont également été en-  
tendus.Sur les délibérations règne le plus pro-  
fond silence. Il semblerait que l'on soit re-  
venu au temps des « Quatre », des Big Four.  
Pendant, nous voyons savoir qu'un s'est  
occupé sur un sujet d'importance de  
l'Europe, de la situation des provinces bal-  
tiques par les troupes du général von der  
Goltz, qui refusent de les quitter, et se  
sont mises en état de « rébellion » contre le  
gouvernement allemand, 3<sup>e</sup> de la situation  
générale.En un mot, on aurait passé en revue les  
principaux problèmes actuels, afin de re-  
cueillir à leur sujet l'avis de M. Lloyd  
George, dont le départ, annoncé pour hier,  
n'aura lieu qu'aujourd'hui à midi.On assure qu'aucune décision n'aurait été  
prise, mais que l'on aurait abordé des « pro-  
blèmes » de décision. Il est certain que la si-  
tuation internationale n'est pas saine, qu'il  
existe un peu partout des foyers d'incen-  
die, et qu'il devient urgent de prendre de  
sérieuses mesures de précaution.M. Clemenceau, entre les deux séances, a  
reçu le maréchal Allenby, la qualité de  
son visiteur, qui est le commandant en chef  
des forces expéditionnaires britanniques en  
Asie Mineure, nous permet d'être suffisamment  
fixés sur le sujet de leur entente.An surplus, un personnage intimement  
lié à la question syrienne arrive à Paris  
aujourd'hui : c'est l'émir Faïçal. On le rece-  
vra, mais on ne prendra pas, dit-on, son  
avis pour les décisions à intervenir. Elles  
concernent strictement les Français et les  
Anglais. C'est un progrès. — J. M.Le Conseil suprême  
économiqueBRUXELLES, 15 septembre. — Le Conseil  
suprême économique, qui devait se réunir  
aujourd'hui, ne commencera ses délibérations  
que le 19 ou le 20 courant.En effet, les délégués français, MM. Clé-  
mentel et Vignier, ont été retenus à Paris  
par des débats parlementaires. D'autre  
part, le roi quittant la Belgique le 22 pour  
se rendre aux États-Unis, l'arrivée des  
délégués italiens ne sera pas retardée  
au-delà du 20, le roi ayant manifesté le  
desir de les recevoir.Il se pourrait qu'un délégué français  
seulement puisse venir à Bruxelles.  
La composition définitive de la délégation  
ne sera connue que mercredi.La discussion du traité  
de paix à la ChambreLa Chambre reprend, cet après-midi, la  
discussion du traité de paix. M. Clé-  
mentel, ministre du Commerce, doit  
intervenir sur les clauses commer-  
ciales du traité. On annonce aussi des dis-  
cours de MM. René Renoult, Ossola et des  
ministres des Colonies et du Travail.  
Dans ces conditions, M. Viviani, qui  
doit intervenir en dernier lieu, ne paraîtra  
pas devoir prendre la parole avant  
jeudi.

## Aux États-Unis

Les déclarations de M. Bullitt  
LONDRES, 15 septembre. — Le corres-  
pondant de l'agence Reuters à Paris télégra-  
phie qu'il est autorisé à déclarer complé-  
tement inexactes, telles qu'elles sont don-  
nées dans un télégramme de New-York à  
un journal anglais de Paris, les déclarations  
faites devant le comité des Affaires exté-  
rieures du Sénat américain par M. Bullitt,  
au sujet de conversations précédées qui  
auraient eues avec M. Lloyd George et son  
secrétaire, M. Philipp Kerr.Le menace de grève de l'acier  
CHICAGO, 15 septembre. — M. Fitz Pat-  
rick, membre du comité d'organisation des  
employés de l'acier, dit qu'il est certain que  
les employés de l'acier déclareront la grève  
le 22 septembre.New-York, 15 septembre. — A propos  
de la menace de grève des ouvriers de  
l'acier de Chicago, on apprend que M. Gom-  
pers a déclaré qu'il avait été décidé con-  
jointement à la demande du président Wilson  
de suspendre toutes controverses jus-  
qu'après la conférence de Washington.M. Gompers a déclaré, hier soir, qu'il n'y  
aurait pas de grève générale à Boston.

## A la Chambre italienne

Fin du débat sur Caporetto  
ROME, 15 septembre. — A l'issue de la  
discussion sur Caporetto la Chambre vota  
un ordre du jour proposé par M. Lucini  
et ainsi conçu :« La Chambre approuve les déclarations  
du gouvernement et confirme sa gratitude  
à l'armée nationale qui a bien mérité de  
la Patrie ».  
Cet ordre fut voté par division. La pre-  
mière partie : « La Chambre approuve les  
déclarations du gouvernement », fut votée  
par 214 voix contre 28 ; le reste fut voté  
par acclamation.

## La crise ministérielle serbe

BELGRADE, 15 septembre. — On croit  
qu'hier soir, 14 septembre, a été achevée la  
constitution du cabinet de concentration  
sous la présidence de M. Dagna Pavlovitch,  
qui avait été reçu le matin par le prince  
régent.Menace de grève générale  
à AnversANVERS, 15 septembre. — La Fédération  
des syndicats socialistes à Anvers a en-  
voyé une délégation au bourgmestre de la  
ville pour lui annoncer que la grève gé-  
nérale sera déclarée demain si la Compagnie  
du gaz persiste à refuser de négocier  
avec le syndicat des services publics.  
Le ministre du Travail a offert son ar-  
bitrage.

## SUR LE FRONT RUSSE

UNE GRANDE BATAILLE  
SUR LA DVINA ENTRE  
ROUGES ET POLONAISDe son résultat, disputé avec  
acharnement, dépend le main-  
tien ou l'effondrement des  
lignes bolcheviks.ZURICH, 15 septembre. — Les opérations  
militaires sur une grande partie du front  
antibolchevik occidental avaient été entra-  
vées, d'une part, par le différend Denikin-  
Pellourea, et, de l'autre, à cause de la mi-  
sère qu'éprouvaient les Lettons et les  
Estoniens envers les troupes allemandes  
établies en Courlande et en Lithuanie.Le front lithuanien a presque cessé  
d'exister, la petite armée de la Taryvia  
étant séparée des bolcheviks par l'axe gau-  
che polonaise et par les divisions de von  
der Goltz. Grâce à la reprise de l'offensive  
polonaise à l'est de la Bérézina, le front de  
la Baltique sera obligé, lui aussi, et à bref  
délai, à sortir de sa torpeur.L'initiative de la bataille incombe en-  
tièrement aux Polonais. Leur rapide  
avance, qui emprunte exactement la route  
de la Grande Armée de 1812, met en péril,  
en premier lieu, l'unique ligne transver-  
sale qui reste aux bolcheviks, et qui longe  
le Dnieper et relie Pskov et Whitek à  
Zoblin et à Mozyr. La perte de la ligne  
du Dnieper amènerait fatalement l'effon-  
drement de tout le système de défense bol-  
chevik depuis Narva jusqu'à l'Ukraine.Pour couper court à cette menace, le  
commandement de l'armée rouge a déclen-  
ché une violente contre-attaque contre  
l'aile gauche polonaise établie sur la Dvina.  
La bataille continue.Les négociations entre l'Estonie  
et les Soviets vont s'engager...STOCKHOLM, 15 septembre. — On mande  
de Reval :  
Le gouvernement estonien avait ac-  
cepté l'offre de négociation de paix, de la  
part de la Russie des Soviets, la première  
rencontre aurait lieu à Pelschory, à 15  
kilomètres à l'est de Pskov.... Mais le bolchevisme n'a pas  
de racines en Estonie...LONDRES, 15 septembre. — Avant de par-  
tir pour Reval, M. Phipps, représentant du  
gouvernement estonien à Londres, a ré-  
pondu au correspondant de l'agence Reuters  
que les négociations de paix qui vont être  
entamées avec le gouvernement des Soviets  
ne signifient ni la reconnaissance ni l'ap-  
probation du bolchevisme.Notre gouvernement et notre peuple,  
dit M. Phipps, sont absolument opposés au  
bolchevisme, qui n'a aucune racine chez  
nous.D'un autre côté, la situation des petits  
Etats de la Baltique devient de plus en plus  
difficile ; le manque d'appui, d'armes et de  
munitions nous rend l'existence impossible  
de continuer indéfiniment la lutte contre les  
bolcheviks. Il ne doit, cependant, y avoir  
aucun malentendu ; nous ne cherchons nul-  
lement à nouer des relations plus étroites  
avec les bolcheviks. Nous défendons tou-  
jours résolument notre pays contre eux ;  
mais nous croyons que l'accord avec eux  
et améliorera notre position, et nous avons  
toutes les raisons de croire que la Lithua-  
nie et la Lettonie agiront de concert avec  
nous.Si le peuple estonien faiblit dans sa  
volonté de combattre les bolcheviks de  
Russie, la raison en est dans le refus des  
Alliés de reconnaître et de jurer l'indépen-  
dence de l'Estonie, ce qui a rendu notre  
position financière précaire, personne ne  
voulant prêter à un Etat non reconnu.  
Ce que nous proposons de faire n'alté-  
rera en aucune façon nos loyaux liens avec  
l'Allemagne, nous entendons simplement  
modifier nos méthodes de combattre le bol-  
chevisme et de prendre des mesures plus  
propres à empêcher la propagation des doc-  
trines des Soviets dans les Etats de la Bal-  
tique.

## Déclarations d'un diplomate anglais

ZURICH, 15 septembre. — Le Berliner  
Borsen Courier annonce d'Helsingfors que  
le chargé d'affaires anglais a fait au repré-  
sentant du Helsting Sanomat les déclara-  
tions suivantes :L'Angleterre n'interviendra pas contre  
les bolcheviks pour diverses raisons : la  
fatigue de l'armée et la désapprobation que  
ce projet soulève dans certains partis po-  
litiques sont les principales. L'évacuation  
des troupes anglaises a commencé au Mou-  
man et à Arkhangelsk. Dans les cercles gou-  
vernementaux de l'Angleterre, on s'en tient  
à l'opinion qu'il faut éviter tout rapport  
avec la Russie et éviter toute intervention  
militaire. On n'a prévu pas la chute pro-  
chaine de Petrograd.

## En Allemagne

L'organisation de la nouvelle armée  
BALE, 15 septembre. — On télégraphie de  
Frankfurt :La Gazette de Frankfurt donne des dé-  
tails sur la nouvelle organisation de la  
Reichswehr telle qu'elle résulte du traité  
de paix. Depuis le 1<sup>er</sup> septembre, le mini-  
stère de la Défense de l'empire a pris le  
commandement de toutes les forces mili-  
taires. Les anciens ministères des Etats  
confédérés subsistent jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre,  
mais ne sont plus que des bureaux subor-  
donnés au ministère de l'Empire.A dater du 1<sup>er</sup> octobre entre en vigueur  
l'organisation entièrement nouvelle, et les  
anciens ministères séparés cessent d'exis-  
ter ; ils achèveront seulement la liquida-  
tion des affaires anciennes.Le Reich sera divisé militairement en  
quatre kommandos :Le kommando n° 1, qui siège à Berlin,  
comprend l'Allemagne du Nord et du Centre.Le kommando n° 2, qui siège à Cassel, en-  
globe la Hanovre, la Westphalie, la principa-  
lité de Hesse, et celles de la partie ouest  
de la Thuringe et du Wurtemberg.Le kommando n° 3, dont le siège est à  
Stettin, comprend le territoire longeant la  
Baltique.Le kommando n° 4, dont le siège est à  
Munich, comprend la Bavière.Scènes de désordre à Breslau  
ZURICH, 15 septembre. — La nuit de  
hier a été provoquée la semaine dernière,  
à Breslau, de très graves incidents. La foule  
a pillé plusieurs magasins de vivres. La  
police fut impuissante à rétablir l'ordre.  
L'Hôtel de Ville et d'autres édifices sont  
gardés militairement. Les mitrailleuses mi-  
ses en marche n'ont dû disperser les  
manifestants, et les désordres ont recom-  
mencé le lendemain. L'effervescence de la  
population est à son comble. La révolte a  
déjà gagné les régions voisines.

## A MARSEILLE

LA GRÈVE GÉNÉRALE  
HEUREUSEMENT RÉGLÉE  
PAR UNE TRANSACTIONLes dockers ayant satisfaction,  
les autres corporations décident  
également de reprendre le  
travail ce matin.MARSEILLE, 15 septembre. — La grève  
générale, et celle des dockers, qui en avait  
été la cause, ont pris fin.Les dockers obtiennent 16 francs, plus  
3 francs d'augmentation d'indemnité de vie  
chère, soit 19 francs, en attendant la déci-  
sion paritaire.L'assemblée générale des dockers a, cet  
après-midi, ratifié, à l'unanimité, les ac-  
cords qui avaient été agréés par leurs dé-  
légués au cours d'une dernière entrevue,  
le matin, à la préfecture.La reprise du travail aura lieu demain  
matin, mais sous cette réserve que les gré-  
vistes arrêtés au cours des bagarres de ven-  
dredi seraient relaxés dès ce soir.De leur côté, à l'unanimité moins huit  
voix, les maritimes et agents des ser-  
vices du bord ont décidé la reprise immé-  
diate du travail, leur mouvement étant de  
pure solidarité.La fabrication du gaz a été reprise, et le  
personnel en grève de la compagnie d'élec-  
tricité continue à fournir le courant néces-  
saire.Les services militaires sont rétablis.  
Une vingtaine de navires quitteront Mar-  
seille demain.M. JUDET NE SE METTRA PAS  
A LA DISPOSITION DU JUGEM. Ernest Judet, dont nous publions, en  
page 5, l'accusé de réception du mandat de  
comparution envoyé par le commandant  
Albert, a déclaré, hier, à l'envoyé spécial du  
Petit Parisien qu'il ne quitterait pas son  
cottage de Gunden, « pour aller s'enfermer  
dans les prisons de la République ».« Vous attendez, a-t-il dit tout d'abord, sera  
diversément interprété. Pour l'opinion publi-  
que, il serait préférable de prendre le premier  
train pour Paris et de m'écarter. » Vous m'ac-  
cusez, je suis innocent. Me voici ! » Ce serait  
mentir le beau geste, mais ce geste, je ne le  
fais pas, quant à présent, du moins. D'abord  
je ne veux pas rester en enfer avant  
que l'on veuille bien me donner des juges. En-  
suite, je veux garder ma liberté d'action. Je  
veux pouvoir me défendre, confondre mes ac-  
cuseurs, démentir la fausseté de leurs ac-  
cuses, s'inscrire, enfin, sur le côté du navire,  
l'horizon d'un bleu violent monte lentement, ré-  
gulièrment vers le ciel, puis plonge...Parlant ensuite du document Jagow,  
M. Judet dit n'avoir pu parvenir « à dé-  
chiffrer cette énigme ». Puis au rappel de  
l'accusation que M. Bossard porte contre  
sa femme d'avoir collaboré à la rédaction  
de cette dépêche, M. Judet ajouta :« Mme Bossard joue un rôle dans cette his-  
toire, ce n'est pas douteux, je me suis refusé à  
me ranger à ses caprices dans son procès, en-  
suite, elle m'a enlevé dans la haine qu'elle  
a vouée à son mari ».« Vous ne soupçonnez personne ?  
« Si, un avocat, et dont les noms, je ne les  
donne pas, car ils sont dans le document. Je  
ne regard pas moi-même à réfléchir. Je ne  
peux encore livrer son nom, car les preuves  
me manquent ».« Avez-vous vu, en Suisse, pendant la  
guerre, un soldat français, un de M. Bossard,  
qui serait venu à la villa Zerleder, à Bern, en  
compagnie d'une dame ?  
« Je connais le député auquel vous faites  
allusion, il est venu en France pour la cen-  
sure, car il devait interpellier, mais jamais je  
ne me suis rencontré avec lui en Suisse ».« M. Bossard, vous dit-il, a avancé  
80.000 francs pour l'achat de votre villa ?  
« C'est exact. Le propriétaire voulait être  
payé tout de suite, j'ai remboursé M. Bossard  
avec l'argent du comte Armand, qui m'aurait  
donné tout ce que j'aurais voulu ».

## L'affaire Lenoir

M. de Molènes, défenseur de Pierre Le-  
noir, a été reçu hier matin par M. Edouard  
Ignace, sous-secrétaire d'Etat à la Justice  
militaire.

## Bientôt, Nancy sera décoré

NANCY, 15 septembre. — M. Albert Le-  
noir, ministre des Régions Libérées, a été  
nommé, ce jour-là, à la séance du Conseil  
général de Meurthe-et-Moselle, qu'il pré-  
sida, que le gouvernement irait porter,  
dans quelques jours, à Nancy la récom-  
pense qu'elle a si bien méritée.Nos dreadnoughts  
ne seront pas achevésLa construction des cinq cuirassés : Flan-  
dre, Bearn, Gasconne, Languedoc et Nor-  
mandie, avait été, on s'en souvient, sus-  
pendue en 1915. La question s'est posée de  
savoir si les travaux d'achèvement allaient  
être repris, ou, au contraire, définitivement  
arrêtés.Or, nous croyons pouvoir dire que le mi-  
nistère de la Marine n'a demandé aucun  
crédit à la commission parlementaire pour  
la continuation du programme d'avant-  
guerre en ce qui concerne les cuirassés. Au  
contraire, un nouveau programme est à  
l'étude, qui comporte l'abandon des dread-  
noughts.Il est certain d'ailleurs que  
même renoncés, et ces navires ne pour-  
raient l'être que très imparfaitement, ils  
ne correspondraient plus à aucune concep-  
tion moderne.A l'heure actuelle, nous avons, en fait de  
gros bâtiments, sept cuirassés, qui, sans  
être du dernier modèle, valent cependant  
qu'on les arme, à défaut de mieux. Nous  
pouvons ajouter que la diminution des re-  
sources budgétaires et du personnel doit  
entraîner logiquement, semble-t-il, la dis-  
parition, à quelques exceptions près, de  
tous les cuirassés de programmes passés.  
(Le Petit Parisien.)Pour le sectionnement  
de la SeineRéunie sous la présidence de M. J.-L.  
Bonnet, la Fédération radicale et radical-  
socialiste de la Seine a voté à l'unanimité  
un ordre du jour invitant les élus du parti  
à réclamer une seconde lecture de la loi  
électorale de la Chambre et le sectionne-  
ment de la Seine.

## LES YACHTS

par le VICOMTE DE BONDY

Vautré à l'avant de la barque de pêche,  
appuyé à un paquet de cordages, je reste. Pas  
de soleil, un temps mou. La barque n'avance  
qu'imperceptiblement, semble immobile, alour-  
die par le filet qu'elle traîne, et une très  
douce houle en dessous de nous monte et se  
creuse. Les cubes des petites villas sont ali-  
gnés sur le rivage comme des joujoux, la mer  
est à peu près déserte, mais je vois défiler au  
ras du bateau, dans l'eau glauque, les horri-  
fiques et ravissantes méduses en transparence  
de cristal qui se ferment et s'ouvrent, lissées  
de violet ou de rose. Le marin en sabots va  
et vient de l'arrière à l'avant en racontant des  
histoires que je n'écoute guère ; indéfiniment la  
barque s'élève nonchalamment, s'abaisse, et,  
comme toujours, les réalités s'estompent sous  
la longue caresse endormeuse.Je n'écris pas aujourd'hui pour ceux à qui  
la mer ne représente que le mal au cœur, mais  
pour ceux-là qui, s'étant à fies à elle, en con-  
servent la nostalgie pour toujours, et rêvent de  
s'abandonner encore, et aiment se sentir pe-  
tits, bercés comme au creux d'une immense  
main maternelle.Ces trois heures sur une barque trompent  
aujourd'hui mon regret, car je ne vois plus,  
hélas ! la possibilité de relâire les longs et  
beaux voyages d'autrefois. Il n'y a plus de  
yachts. Tous ces jolis bateaux de luxe d'avant  
la guerre ont disparu dans la tourmente : ré-  
quisitionnés, transformés, tout leur aménage-  
ment intérieur démolit, ils ont rendu des ser-  
vices le mieux qu'ils ont pu, et, pour la  
plupart, dormant maintenant au fond de l'eau.  
Du moins, il en est ainsi de ceux sur lesquels  
j'ai jadis pris passage.Il est à présumer en outre que, pendant  
longtemps encore, le prix formidable du char-  
bon sera un empêchement à toute croisière sur  
un bateau à vapeur, même si l'on pouvait en  
retrouver, ou construire, et en armer un. Il  
faudra donc se contenter des paquebots qui,  
sans fantaisie, vous transportent rigoureuse-  
ment d'un endroit à un autre, et, pour le reste,  
se livrer à la mélancolie de ses souvenirs.Je n'ai jamais connu le plaisir de posséder  
un yacht, mais j'ai plusieurs fois connu le plai-  
sir, probablement plus grand, d'être invité sur  
le yacht de quelqu'un. A ce prix, je n'ai au-  
cun scrupule à avouer mes goûts de faste et  
à dire que je préfère les yachts spacieux.On peut assurément éprouver dans la vie  
des joies plus intenses, plus aiguës que celle-là  
seule de se trouver sur un bateau, mais, comme  
sensation de plénitude et de bien-être, je n'ai  
rien rencontré de comparable à la béatitude  
d'être, le matin, en tenue plus que négligée et  
les pieds nus dans des babouches, étendu tout  
de bon long au soleil sur le pont bien briqué,  
bien propre d'un grand yacht, un coussin sous  
la tête, à fumer des cigarettes. J'aime alors la  
mer pour la mer ; un délicieux air frais cir-  
cule, s'insinue, frôle, fait claquer en haut la  
toile de tente ; et, sur le côté du navire, l'ho-  
rizon d'un bleu violent monte lentement, ré-  
gulièrment vers le ciel, puis plonge...Les avantages et les inconvénients des voya-  
ges en bateau sautent à tous les yeux. Il n'y  
a que deux inconvénients : la tempête et les  
invités. A dire vrai, le gros temps est si rare  
qu'il est presque inutile d'en parler ; la plu-  
part des croisières se font en Méditerranée, et  
si l'on ne s'obstine pas à naviguer tout droit dans  
la saison, on a constamment une mer comme un  
lac. D'ailleurs, n'étant assujéti à aucun ho-  
raire, un yacht peut toujours s'en tirer avec  
un peu d'astuce, et, en cas de surprise, entrer  
s'abriter dans un port prochain. Les invités  
sont un danger plus sérieux ; contre eux, il n'y  
a pas de port. Il faut éviter autant que possi-  
ble de les prendre tout de suite en haine, ou  
de les aimer trop, ce qui est également dé-  
testable, et entre ces écueils jumeaux chacundoit gouverner pour son compte et savoir être  
lui-même le capitaine de son cœur.Par contre, les avantages sont beaucoup  
plus nombreux. Confort indicible de la cabine  
qu'on retrouve tous les soirs, et du lit aux  
draps qui ne sont pas en coton. Le bon cui-  
siner ajoute aux ressources de la contrée les  
trésors de la chambre frigorifique, et, pendant  
votre excursion à terre, vous a préparé un dé-  
licat dîner qu'aux lumières, dans la jolie salle  
à manger boisée de citronnier, on compare au  
déjeuner sentant l'huile et à grosses assiettes  
de l'Hôtel d'Apollon Pythien, à Delphes, par  
exemple, où tout était recouvert d'innombra-  
bles attestations de mouches. Et puis cette fa-  
cilité d'emporter beaucoup de bagages, et même  
des livres en masse concernant les pays qu'on  
doit visiter. (Il est sans exemple que qui ce  
soit ait ouvert un de ces volumes.) Et puis,  
par-dessus tout, ne pas être obligé de relâire  
perpétuellement sa valise ; cet effort qui, pour  
ma part, m'empoisonne les voyages terrestres.  
Enfin, l'exquise propriété, d'être toute pou-  
ssiérée, qui vous éblouit de soleil à  
chaque cuivre de plaque ou de bouton de  
porte ; et cette certaine majesté aussi, d'une  
pompe ordonnée, dont s'accompagne les  
lépentes évolutions d'un navire à l'arrivée et au  
départ, et qui n'est pas pour déplaire aux  
esprits séduits par la grandeur.Presque toutes les arrivées dans les ports  
sont séduisantes. Surtout avec l'éclairage du  
matin. A l'aurore, j'ai vu des ports, pourtant  
bien quelconques, qui grandissaient fardés par  
l'orient comme une sorte de promesse rose, vers  
laquelle on avait envie de tendre les bras.  
L'île d'Elbe, je me rappelle, qui n'a d'intérêt  
que par les souvenirs historiques qu'elle  
évoque — son port, Porto-Ferraio, un matin  
de printemps, nous apparut ainsi.Et un matin d'un autre mois de mai éga-  
lement, l'interminable arrivée à Venise par mer,  
sur la longue plaine d'eau, par l'avenue dans  
les lagunes pendant des milles et des milles  
entre de hautes balises. Le soleil était en ar-  
rière de nous, et sur l'Adriatique transparente,  
incolor, l'acrotch de sa lumière presque  
horizontale des églises qui venaient à nous,  
sans pesanteur, comme posées sur les flots.Pourtout, au caprice de ma mémoire, me  
souviens-je aujourd'hui de Souste, qui se dé-  
tache escarpée sur le ciel après un tournant  
de montagne, et aussi de l'entrée à Port-Sudan,  
dans la mer Rouge ? L'eau oscillait foncee  
comme de l'encre bleue ; la barque du pilote  
semblait dessus d'une éclatante blancheur ; elle  
était monté par quatre noirs habillés de blanc  
qui ramaient, coiffés d'énormes turbans orange.  
Le courant paraissait glisser très vite de  
droite à gauche, et, par contraste, une triple  
ligne de montagnes lointaines bleu-pâle en  
dents de scie défilait dans l'autre sens.De quel attrait se parent ainsi les choses  
inconnues qu'on effleure ! A les mieux vou-  
loir pénétrer, à les approfondir, la réalité un  
moment nous les abîme, à l'instant de la con-  
naissance ; mais, petit à petit, le temps viendra  
remplacer la bienheureuse demi-ignorance par  
le bienheureux demi-oubli, et le souvenir un  
peu défilant ressuscitera la poule aux œufs  
d'or.Et la nuit. Sur la passerelle, à côté de  
l'officier. Près de la chambre des cartes, ces  
grandes cartes marines étalées horizontale-  
ment où il n'y a que des chiffres et les em-  
placements des phares marqués en jaune. Il s'agit  
de reconnaître le feu de tel ou tel endroit  
qu'on va voir dans quelques minutes. Rien en-  
core, rien que la molle nuit sans étoiles et le  
lourd bruit rythmé du flot qui se déchire à  
l'étrave. Puis, peu à peu, le feu se devine  
dans les ténèbres et se précise, à la place  
exacte qu'on savait. Il y a du plaisir dans le  
cœur à trouver cet humble point ténébreux  
qu'on va doubler, dont on ne connaît ja-  
mais que son regard d'une heure... BONDY.Expériences satisfaisantes  
de téléphonie sans filPORQUEROLLES, 15 septembre. — Des ex-  
périences de téléphonie sans fil se poursui-  
vent depuis une dizaine de jours entre le  
poste de Porquerolles sans fil de Porquerol-  
les, où ont été installés les appareils de  
téléphonie, et le poste d'Aspretto, à quel-  
ques kilomètres d'Agay.Le poste de Porquerolles est à 150 mè-  
tres de hauteur ; celui d'Aspretto, placé à  
la même hauteur, se trouve à 470 kilomè-  
tres de distance des îles d'Hyères. Les ex-  
périences se font sur des appareils imagi-  
nés par le capitaine de frégate Colin et  
le capitaine de corvette Jeanne.La marine a désigné le lieutenant de  
vaisseau Korpuski pour surveiller le fon-  
ctionnement des appareils dans le secteur  
Toulon-Porquerolles, et le lieutenant de  
vaisseau de Jonquères, pour la même mis-  
sion, dans le secteur Agay-Aspretto.Les premiers essais effectués ont donné  
des résultats satisfaisants ; des messages  
de 150 à 200 mots furent parfaitement en-  
tendus, malgré certains brouillages.Les épreuves vont continuer, et un mes-  
sage sera adressé, une barque de Corse au  
ministère de la Marine, par Porquerolles, d'où il sera  
transmis à Paris par voie télégraphique.Les incendies continuent  
dans le VarDIAGNEUX, 15 septembre. — La plus  
riche forêt de Salernes, celle du Serre, qui  
avait été épargnée par le feu, a été in-  
ondée. Un orage et une pluie diluvienne  
ont arrêté les progrès du sinistre, qui me-  
nait une ferme.

L'incendie est attribué à la malveillance.

## Émouvant sauvetage

MONTPELLIER, 15 septembre. — Surprise  
par la tempête, une barque de Cette, montée  
par six personnes, dont un pêcheur et ses  
quatre enfants, a chaviré en vue d'Agde.Une embarcation se porta au secours des  
naufragés, et put en recueillir quatre. Mais  
les deux autres restaient immobilisés sous  
la barque chavirée ; le matelot Prosper Ba-  
luyson plongea ; deux reprises et fut assez  
heureux pour les sauver.Pour combattre la grippe  
plus de monnaie de papierMOULINS, 15 septembre. — Au Conseil  
général de l'Allier, M. Verne, ancien phar-  
macien, a déposé un projet tendant à la sup-  
pression de la monnaie de papier créée par  
les Chambres de commerce.Il estime que « cette monnaie est anti-  
hygiénique, et a été, avec la crise du su-  
cre, une des causes de la grippe ».M. Paul Constant, député, et le président  
du Conseil général se sont associés à ce  
point de vue.Le rôle des sous-marins  
pendant la guerreLE HAVRE, 15 septembre. — Le sous-  
marin *Clorinde* est attendu ici après-de-  
main. Son commandant, l'enseigne de vais-  
seau Villé, fera une conférence publique  
sur le rôle des sous-marins pendant la  
guerre.Le public sera admis à visiter le sous-  
marin.



## LE MONDE

## LES COURS

— On mande de Bruxelles que le roi Albert, la reine Elisabeth et le prince héritier Léopold s'embarqueront le 22 septembre, à Ostende, à bord du *George Washington*, pour les Etats-Unis, allant rendre sa visite à M. Wilson.

Trois destroyers escorteront le *Washington*. La suite des souverains se composera de la comtesse Ghislaine de Caraman-Chimay, du lieutenant-général Baron Jacques, le héros de Dixmude; du colonel Tilken, du major Oultremont.

Le retour des souverains s'effectuera dans les premiers jours de novembre.

— S. M. le roi des Belges est allé à Spa faire une visite au général Leman, qui se trouve retenu dans cette ville par une indisposition assez sérieuse. Le général a exprimé au prince défenseur de Liège toute sa sympathie et sa vive sollicitude.

## CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. le ministre de Nicaragua près le Vatican et la comtesse Cappello sont à Sorrente.

## INFORMATIONS

— Un concours hippique aura lieu, le samedi 20 et le dimanche 21 septembre, dans le Grand Parc de la forêt de Fontainebleau, près du jeu de golf, 9.000 francs de prix seront distribués.

Voici le programme : le 20 septembre, à 14 heures, prix d'essai militaire, pour tous chevaux affectés à des officiers; à 15 h. 30, poule pour tous chevaux montés par des gentlemen.

Le 21 septembre, à 9 heures, prix de la Vénérine (rendez-vous à l'Obélisque), et parcoure en forêt d'une quinzaine de kilomètres se terminant à 10 heures, sur le terrain du concours, par le saut de quelques obstacles. A 13 h. 30, prix Clemenceau, concours militaire. A 15 h. 30, prix de Vénérine, présentation des chevaux montés sur le terrain du concours. Mise en vente des chevaux primés. A 16 heures, Course gentlemen.

Lundi 22 septembre, réunion réservée à l'Ecole militaire de l'artillerie et aux garnisons de Fontainebleau et de Melun.

— La santé de la marquise de Dion, femme du député de la Loire-Inférieure, avait, il y a quelques semaines, donné de sérieuses inquiétudes; elle était, en effet, atteinte de méningite cérébro-spinale. Nous sommes heureux d'apprendre qu'elle est complètement rétablie.

— Le duc et la duchesse de Bragança, récemment mariés à Sirois, viennent d'arriver à Paris.

## NAISSANCES

— Le comte et la comtesse Max de Menou font part de la naissance de leur fille : Chantal.

## FIANÇAILLES

— On annonce les fiançailles du lieutenant comte Henri de Sincet, fils du comte et de la comtesse de Sincet, de Miranville-Farques, avec Mlle Odette de La Villamoise, fille du comte et de la comtesse de la Villamoise.

## MARIAGES

— Nous apprenons le mariage de Mlle Marie-Louise Miranda, fille du général Miranda, ancien ministre de la Marine en Espagne, avec M. Mathieu Anton, fils de M. Anton, ancien maire de Fère.

— Demain mercredi sera célébré, en l'église d'Angoulême, le mariage de Mlle Marie-Suzanne de Sincet, fille du comte et de la comtesse de Sincet, de Miranville-Farques, avec M. Mathieu Anton, fils de M. Anton, ancien maire de Fère.

— Le mariage de M. André Champetier de Ribes avec Mlle Odette Moreau sera célébré aujourd'hui, en l'église Saint-Augustin.

## DEUILS

— Nous apprenons la mort, à Paris, 21, boulevard de la Tour-Maubourg, du général de division Henri Lefort, ancien membre du conseil supérieur de la guerre, grand officier de la Légion d'honneur.

Il avait épousé Mlle de Brye. Il était le père du commandant Lefort, de la mission militaire française à Bruxelles; du lieutenant-colonel Ferrel Lefort, de l'état-major du maréchal commandant en chef les armées alliées; du commandant Louis Lefort, administrateur du cercle de Sincet; de M. François Lefort, et le beau-père du lieutenant-colonel Le Menestrel, du 95<sup>e</sup> régiment d'infanterie, et du capitaine Rouget, tué à l'ennemi.

Les obsèques seront célébrées demain mercredi, à 10 heures précises, en l'église Saint-Pierre du Gros-Cailhou.

Après la cérémonie, le corps sera déposé dans le caveau de famille.

On annonce la mort, accidentelle de M. Maurice Faure, sculpteur. Les obsèques ont eu lieu, dans la plus stricte intimité, le 12 septembre 1919.

## NOS APPRENSONS LA MORT

De la comtesse Antoinette de Lamoignon, princesse de Thian, née marquise Villani, décédée à Montebello-Vicentino.

De Mme Anna Skouratoff, princesse Belsky, née baronne de Russa, décédée à Penza (Russie), à l'âge de soixante-huit ans.

De comte de Mirman, père du sous-lieutenant Henry de Mirman, pilote aviateur, et de la marquise de Cadolle.

De M. J.-P. Trouillet, fondateur et président du comité de direction de la Dépêche coloniale, officier de la Légion d'honneur, membre du Conseil supérieur des colonies, décédé, 3, rue Louis-Lefebvre, à l'âge de soixante-quatre ans.

De M. Victor de La Chausse, qui s'est éteint, dans sa quatre-vingt-quatrième année, à Bourges.

Proche d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Téléphone Central 5-21. Bureaux : 9 à 6 heures, dimanches et fêtes, 11 à 12 heures.

## Les faux billets de vingt francs

ROUEN, 15 septembre. — L'instruction ouverte au sujet de la contrefaçon de billets de 20 francs a entraîné, ces jours derniers, la capture, à Rouen, de Henri Gandon, âgé de trente-cinq ans, anarchiste, déserteur, recherché aussi par le parquet de Bernay pour vols, et condamné à Rouen, en 1910, à cinq ans de réclusion et dix ans d'interdiction de séjour.

La sœur de Gandon a pu échapper. On vient de retrouver, dans la Risle, des clichés et des plaques de zinc gravure pour la reproduction de billets de 20 francs de la Banque de France et de Bons de la Défense nationale de 1.000 francs.

## Communiqués

— Le Comité républicain du huitième arrondissement se réunira aujourd'hui, 48, rue de Miromesnil, à 20 h. 45, sous la présidence de M. le professeur Pinard, de l'Académie de médecine.

## La Société NESTLÉ

## FARINE LACTÉE

## reprend ses livraisons

## EXCELSIOR B L O C - N O T E S

## THÉÂTRE

Assis à la terrasse d'un café de la rue Royale, en face de consommations fort chères, et traqués, en quelque sorte, par un garçon desirant de nous voir partir le plus vite possible, nous nous lamentions, quelques amis et moi, sur la hâte et la férocité de ces mœurs nouvelles, et par quel effet de transition bien naturelle, nous en venions à parler des futurs embellissements de Paris.

Tous ces plans colossaux ne me disent rien qui vaille, déclara mon premier ami, et je me mets des belles phrases... Et aussi de tous ces coins d'architecture, qui trouveront bien moyen de remplacer les espaces libres prévus par des immeubles de rapport, peu à peu. Et, alors, notre pauvre Paris sera définitivement perdu... En attendant, ce que je voudrais, c'est que les habitants de chaque quartier s'occupassent de sauver ce qui reste de beau dans le petit coin du monde qui lui habite. Pour moi, qui demeure place des Vosges, je vous assure que je souffre de voir cet admirable paysage urbain complètement gâché par des constructions qui en font le centre, et ces misérables arbres, et ce kiosque à musique pareil au plus mesquin des édifices de cette sorte, en province... Il faudrait à peu près reconstruire là le fameux tapis de gazon traversé d'une allée en losange, où durent se promener les héros des pièces de Corneille, de Molière.

Le plus intéressant de votre avis, mon cher Robert Michard, répondit mon autre ami, qui, lui, demeure dans l'île Saint-Louis. Nous aurions peut-être plus fait pour la noble ville que tous les embellissements du monde si nous pouvions seulement obtenir que l'on considérât notre île comme une ville morte, comme un monument classé. C'est un jardin de merveilles, toutes condamnées. Là-bas à plus ou moins brève échéance, Paris était tout de même assez vaste pour se priver de cette enclave.

Et moi, interrompit un troisième, habitant du Marais, croyez-vous que je ne souffre pas de voir les splendides architectures de mon quartier en proie à la sauvagerie des plus bas commerçants? Ils se font là dedans des tanières, absolument comme des puissances dans le bois d'un lit historique. Avec cette différence que le propriétaire d'un lit historique vieillirait à l'usage, celui-ci ne vieillit pas.

Et bien, et mon pauvre Palais-Royal, dit un autre, croyez-vous que ce soit drôle de le voir caché comme il est, encombré, obstrué par toutes ces maisons? C'est une vraie loie.

Et les quais, s'écria un cinquième, que faites-vous des quais?... Ils pourraient être, élargis, tellement plus beaux...

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Et la Seine, dit un sixième, elle ne vieillit pas non plus.

Aussi, bien avant l'heure de la corrida, les amateurs étaient en train de se presser. Tout le Biarritz cosmopolite était là. Aux bureaux, on avait été encaissé une recette de plus de 80.000 francs, on refusait des milliers de spectateurs qu'on ne savait où loger. Ceux-ci, mécontents, tentèrent d'envahir la plaza. Et à l'envahissement du dehors répondait celui de l'intérieur du cirque. Annoncé pour 4 heures, le spectacle ne commençait pas. Dans leur traversée de l'Espagne, les toros portugais avaient subi une douzaine de jours de retard, puis étaient restés en litige à la frontière. C'est seulement deux heures avant la course qu'ils avaient été embarqués sur deux camions automobiles.

Quand le premier camion arriva aux arènes de Bayonne, il était 6 heures. Le public donnait déjà des marques d'impatience. Toutefois, trois fauves furent brillamment esquivés par les matadors, aux applaudissements de tout le cirque. Mais le deuxième lot de toros n'était pas arrivé à temps, la corrida dut être interrompue, au grand mécontentement des aficionados. Quelques perturbateurs — il s'en trouve toujours dans les foules — passèrent des vociférations aux actes de vandalisme. Ils saccagèrent les chaises et les barrières, les lancèrent dans l'arène, et les toros eux-mêmes furent en danger. En peu de temps, l'édifice devint la proie des flammes. Toute la charpente offrit aux flammes un aliment facile. A l'heure présente il ne reste plus que les substructures en ciment armé.

Et voilà comment s'est terminée par un sinistre une corrida que tout présageait brillante et profitable pour les impresarios. C'est la faute de la crise des transports portugais et espagnols. Nous n'en avons pas moins, nous autres Français, le monopole!

Nous allons acheter deux immeubles : l'un à Bucarest (Roumanie), l'autre à Santa-Fé-de-Bogotá (Colombie). Tous deux sont destinés à l'installation de nos missions diplomatiques.

S'il faut en croire l'exposé qui appuie la demande de crédits, nous ferons, pour le premier lot, au moins, une excellente affaire. L'hôtel dont il est question était estimé 780.000 francs en 1916; on nous l'offre pour 400.000.

On reconnaît que le gardien de la légation de Bucarest ayant empoisonné l'ennemi, les bâtiments ont souffert. Les tuyaux de plomb des canalisations d'eau et de gaz ont été enlevés, la toiture est démolie, les vitres ont été brisées, la chaudière du chauffage a été démolie sous le poids des débris du toit qui ont été saisis. Mais, enfin, c'est tout de même une bonne affaire.

Pour Santa-Fé-de-Bogotá, la dépense sera de 300.000 francs.

Indiquons à ce sujet que, parmi nos ambassades à l'étranger qui sont la propriété de la France, la plus riche est celle de Constantinople, provenant d'une donation et estimée 420.000 francs, sans compter la valeur de sous-sol ont été saisis. Mais, enfin, c'est tout de même une bonne affaire.

Pour Santa-Fé-de-Bogotá, la dépense sera de 300.000 francs.

Indiquons à ce sujet que, parmi nos ambassades à l'étranger qui sont la propriété de la France, la plus riche est celle de Constantinople, provenant d'une donation et estimée 420.000 francs, sans compter la valeur de sous-sol ont été saisis. Mais, enfin, c'est tout de même une bonne affaire.

Pour Santa-Fé-de-Bogotá, la dépense sera de 300.000 francs.

Indiquons à ce sujet que, parmi nos ambassades à l'étranger qui sont la propriété de la France, la plus riche est celle de Constantinople, provenant d'une donation et estimée 420.000 francs, sans compter la valeur de sous-sol ont été saisis. Mais, enfin, c'est tout de même une bonne affaire.

Pour Santa-Fé-de-Bogotá, la dépense sera de 300.000 francs.

Indiquons à ce sujet que, parmi nos ambassades à l'étranger qui sont la propriété de la France, la plus riche est celle de Constantinople, provenant d'une donation et estimée 420.000 francs, sans compter la valeur de sous-sol ont été saisis. Mais, enfin, c'est tout de même une bonne affaire.

Pour Santa-Fé-de-Bogotá, la dépense sera de 300.000 francs.

Indiquons à ce sujet que, parmi nos ambassades à l'étranger qui sont la propriété de la France, la plus riche est celle de Constantinople, provenant d'une donation et estimée 420.000 francs, sans compter la valeur de sous-sol ont été saisis. Mais, enfin, c'est tout de même une bonne affaire.

Pour Santa-Fé-de-Bogotá, la dépense sera de 300.000 francs.

Indiquons à ce sujet que, parmi nos ambassades à l'étranger qui sont la propriété de la France, la plus riche est celle de Constantinople, provenant d'une donation et estimée 420.000 francs, sans compter la valeur de sous-sol ont été saisis. Mais, enfin, c'est tout de même une bonne affaire.

Pour Santa-Fé-de-Bogotá, la dépense sera de 300.000 francs.

Indiquons à ce sujet que, parmi nos ambassades à l'étranger qui sont la propriété de la France, la plus riche est celle de Constantinople, provenant d'une donation et estimée 420.000 francs, sans compter la valeur de sous-sol ont été saisis. Mais, enfin, c'est tout de même une bonne affaire.

Pour Santa-Fé-de-Bogotá, la dépense sera de 300.000 francs.

Indiquons à ce sujet que, parmi nos ambassades à l'étranger qui sont la propriété de la France, la plus riche est celle de Constantinople, provenant d'une donation et estimée 420.000 francs, sans compter la valeur de sous-sol ont été saisis. Mais, enfin, c'est tout de même une bonne affaire.

Pour Santa-Fé-de-Bogotá, la dépense sera de 300.000 francs.

Indiquons à ce sujet que, parmi nos ambassades à l'étranger qui sont la propriété de la France, la plus riche est celle de Constantinople, provenant d'une donation et estimée 420.000 francs, sans compter la valeur de sous-sol ont été saisis. Mais, enfin, c'est tout de même une bonne affaire.

Pour Santa-Fé-de-Bogotá, la dépense sera de 300.000 francs.

Indiquons à ce sujet que, parmi nos ambassades à l'étranger qui sont la propriété de la France, la plus riche est celle de Constantinople, provenant d'une donation et estimée 420.000 francs, sans compter la valeur de sous-sol ont été saisis. Mais, enfin, c'est tout de même une bonne affaire.

Pour Santa-Fé-de-Bogotá, la dépense sera de 300.000 francs.

Indiquons à ce sujet que, parmi nos ambassades à l'étranger qui sont la propriété de la France, la plus riche est celle de Constantinople, provenant d'une donation et estimée 420.000 francs, sans compter la valeur de sous-sol ont été saisis. Mais, enfin, c'est tout de même une bonne affaire.

Pour Santa-Fé-de-Bogotá, la dépense sera de 300.000 francs.

Indiquons à ce sujet que, parmi nos ambassades à l'étranger qui sont la propriété de la France, la plus riche est celle de Constantinople, provenant d'une donation et estimée 420.000 francs, sans compter la valeur de sous-sol ont été saisis. Mais, enfin, c'est tout de même une bonne affaire.

Pour Santa-Fé-de-Bogotá, la dépense sera de 300.000 francs.

Indiquons à ce sujet que, parmi nos ambassades à l'étranger qui sont la propriété de la France, la plus riche est celle de Constantinople, provenant d'une donation et estimée 420.000 francs, sans compter la valeur de sous-sol ont été saisis. Mais, enfin, c'est tout de même une bonne affaire.

Pour Santa-Fé-de-Bogotá, la dépense sera de 300.000 francs.

Indiquons à ce sujet que, parmi nos ambassades à l'étranger qui sont la propriété de la France, la plus riche est celle de Constantinople, provenant d'une donation et estimée 420.000 francs, sans compter la valeur de sous-sol ont été saisis. Mais, enfin, c'est tout de même une bonne affaire.

Pour Santa-Fé-de-Bogotá, la dépense sera de 300.000 francs.

à Rome, est estimé 3 millions; l'hôtel de la Schwarzenberg-Platz, à Vienne, 3 millions 500.000 francs; celui d'Albert-Gale, à Londres, 273.000 francs; l'hôtel de Paris-Platz, à Berlin, 3 millions; l'hôtel Pachoff, à Petrograd, 850.000 francs.

On voit que tous nos représentants diplomatiques à l'étranger n'habitent pas des hôtels également somptueux.

## Progrès à rebours

Il vient d'y avoir quarante ans que le téléphone fil se débâta au Figaro, qui ne manquait pas de débiter, à cette occasion, qu'il ne voulait laisser passer aucun progrès sans essayer de l'utiliser pour ses intérêts et ceux de ses abonnés.

Dans son numéro du 27 septembre 1879, notre confrère annonça, avec quelque solennité, que la première communication lui était parvenue, la veille, à 4 heures de l'après-midi. M. X... « vient abonné », avait, du bureau de l'avenue de l'Opéra, renouvelé son abonnement par ce moyen.

Et on conçoit que le fait ait eu les honneurs des échos et de la première page, car il avait fallu moins d'une minute pour établir la conversation de la rue Droite à l'avenue de l'Opéra.

En matière d'expérience, nous avons tenté de refaire hier ce qui avait si bien réussi au « vieux abonné » du Figaro. Nous avons mis cette fois quatre minutes et trente-deux secondes pour obtenir la communication.

Tout augmente.

## LE BUREAU DU MARECHAL

Dans quelques jours, le maréchal Pétain, président de Saint-Omer, le banquet annuel de la Société des anciens élèves du collège Saint-Bertrix. Quels seront ses sentiments, lorsqu'il se retrouvera devant l'immense bâtiment de briques où ses parents l'amenèrent un jour de la campagne, sans se douter que l'enseignement qu'il recevrait lui permettrait de devenir un des maîtres des hommes?

Il est fort probable qu'on voudra à le recevoir dans la cour d'honneur, ouverte seulement pour les circonstances officielles et les personnalités de marque. Qui sait si, dans ce cas, il n'aura pas un peu de peine à se faire accepter par les élèves qui grimpent de l'escalier pour la petite porte qui a franchi tant de fois, et dont un concierge règle les destinées.

Il suivrait le long couloir qui borde les parloirs, où des parents sont en cercle autour d'un élève qui grimpote des étagères. Il reverrait les hautes classes, dont les murs sont blanchis à la chaux. Il aurait, pour traduire sa pensée, d'autres mots qu'Edmond Rostand lorsqu'il voyait les élèves de Stanislas, et qu'il leur parlait en vers, mais son émotion serait la même.

En son honneur, le réfectoire sera magnifiquement décoré. Son plus ancien professeur, l'abbé Huet, sera près de lui. Et tous ses anciens condisciples l'entoureront, ceux-là qui n'ont pas manqué de lui demander, dans un coin de la cour, à sa première récréation : — Comment t'appelles-tu? Qu'est-ce que font tes parents?

Braquement, quarante années seront conciliées. Que de souvenirs seront évoqués, que d'anecdotes contées! Mais, aussi, que de réflexions possibles pour chacun! C'est le propre de ces cérémonies que de forcer à faire des examens de conscience. Deux cents hommes, peut-être davantage, seront réunis dans le réfectoire. Il y aura de toutes les professions.

En son honneur, le réfectoire sera magnifiquement décoré. Son plus ancien professeur, l'abbé Huet, sera près de lui. Et tous ses anciens condisciples l'entoureront, ceux-là qui n'ont pas manqué de lui demander, dans un coin de la cour, à sa première récréation : — Comment t'appelles-tu? Qu'est-ce que font tes parents?

Braquement, quarante années seront conciliées. Que de souvenirs seront évoqués, que d'anecdotes contées! Mais, aussi, que de réflexions possibles pour chacun! C'est le propre de ces cérémonies que de forcer à faire des examens de conscience. Deux cents hommes, peut-être davantage, seront réunis dans le réfectoire. Il y aura de toutes les professions.

En son honneur, le réfectoire sera magnifiquement décoré. Son plus ancien professeur, l'abbé Huet, sera près de lui. Et tous ses anciens condisciples l'entoureront, ceux-là qui n'ont pas manqué de lui demander, dans un coin de la cour, à sa première récréation : — Comment t'appelles-tu? Qu'est-ce que font tes parents?

Braquement, quarante années seront conciliées. Que de souvenirs seront évoqués, que d'anecdotes contées! Mais, aussi, que de réflexions possibles pour chacun! C'est le propre de ces cérémonies que de forcer à faire des examens de conscience. Deux cents hommes, peut-être davantage, seront réunis dans le réfectoire. Il y aura de toutes les professions.

En son honneur, le réfectoire sera magnifiquement décoré. Son plus ancien professeur, l'abbé Huet, sera près de lui. Et tous ses anciens condisciples l'entoureront, ceux-là qui n'ont pas manqué de lui demander, dans un coin de la cour, à sa première récréation : — Comment t'appelles-tu? Qu'est-ce que font tes parents?

Braquement, quarante années seront conciliées. Que de souvenirs seront évoqués, que d'anecdotes contées! Mais, aussi, que de réflexions possibles pour chacun! C'est le propre de ces cérémonies que de forcer à faire des examens de conscience. Deux cents hommes, peut-être davantage, seront réunis dans le réfectoire. Il y aura de toutes les professions.

En son honneur, le réfectoire sera magnifiquement décoré. Son plus ancien professeur, l'abbé Huet, sera près de lui. Et tous ses anciens condisciples l'entoureront, ceux-là qui n'ont pas manqué de lui demander, dans un coin de la







